

LAURE ARBOGAST

JAMAIS PLUS



Playlist

- *What's My Age Again*, Blink-182
- *Jugband Blues*, Pink Floyd
- *Ballade de Melody Nelson*, Serge Gainsbourg
- *Smoke on the Water*, Deep Purple
- *Highway to Hell*, AC/DC
- *Franco Un-American*, NOFX
- *London Calling*, The Clash
- *Janie Jones*, The Clash
- *Smells Like Teen Spirit*, Nirvana
- *Godzilla*, Blue Öyster Cult
- *Lost Song*, Jane Birkin
- *Yesterday*, The Beatles
- *Too Drunk to Fuck*, Dead Kennedys
- *Walk on the Wild Side*, Lou Reed
- *My Generation*, The Who
- *The Hell Song*, Sum 41
- *I Wanna Be Your Dog*, Iggy & the Stooges
- *No Woman No Cry*, Bob Marley & the Wailers
- *Isolation*, Joy Division
- *The Last High*, The Dandy Warhols

- *Better Not Look Down*, B.B. King
- *Street Spirit (Fade Out)*, Radiohead
- *Rock 'n' Roll Suicide*, David Bowie
- *Stonehenge*, Spinal Tap
- *Cannonball*, The Breeders
- *Fuck Forever*, Babyshambles
- *Enter Sandman*, Metallica
- *Come As You Are*, Nirvana
- *Master Of Puppets*, Metallica
- *Power To The People*, John Lennon
- *Rehab*, Amy Winehouse
- *Do You Want Me (Dead?)*, All Time Low

Écoute cette playlist sur YouTube Music à l'adresse suivante :

<https://bit.ly/playlistjamaisplus>

ou en flashant directement ce QR code :



« Il n'y a pas d'âge pour réapprendre à vivre. On dirait même qu'on ne fait que ça toute sa vie : repartir, recommencer, respirer à nouveau. »

— FRANÇOISE SAGAN, *BONJOUR TRISTESSE*

Prologue



Vous aimez les belles histoires ? Ça tombe bien. Je vais vous en raconter une.

C'est l'histoire d'un gamin qui riait un peu trop fort, devenu l'icône de toute une génération. Jusqu'au moment où le conte de fées a viré au cauchemar.

« Je suis seul, mais plus de cent mille personnes m'adorent », chantait-il la nuit où sa vie a volé en éclats.

Pour les uns, il était un poète. Pour les autres, il n'était qu'une rock star de plus.

Au fond, ce sont toujours les mêmes histoires. Des histoires d'idéalistes tombés sur le champ d'une bataille contre l'absurde. Des histoires d'anges qui se sont brûlé les ailes. Des histoires d'enfants perdus.

C'est mon histoire.

Je m'appelle Syd et je suis mort. Le jour de mes dix-huit ans.

PARTIE 1

RISE

(ASCENSION)



CHAPITRE 1

Gabriel

QUATRE ANS PLUS TARD...



Vendredi 8 juillet
Arles, hôtel de l'Avenir, 4 heures

Impossible de fermer l'œil. J'ai trop chaud dans cette chambre minuscule sans climatisation. J'ai mal au dos sur ce matelas inconfortable et quelques moustiques vrombissent autour de moi. Non que j'aurais réussi à trouver le sommeil dans une suite cinq étoiles...

Las de me retourner dans mon lit, je me lève en bâillant et je vais m'asseoir en caleçon sur le balcon. Le carrelage est frais sous mes pieds nus. Je respire l'odeur de la nuit d'été et j'observe la ville qui dort encore en contrebas. À quelques centaines de mètres de moi se dresse la silhouette illuminée de l'amphithéâtre romain. Je m'absorbe dans mes pensées jusqu'à ce que le silence soit troublé par le camion des éboueurs. Et si j'inaugurais mon nouveau journal ?

Je retourne dans la chambre. Un effluve de renfermé me prend à la gorge. Je m'empare du carnet que j'ai acheté au bureau de tabac le soir de mon arrivée à Arles et je m'échappe à nouveau sur le balcon. Un bref rappel des faits qui m'ont conduit ici.

Tout a commencé avant-hier, à Paris-Gare-de-Lyon où j'assure la maintenance du photomaton – un de mes nombreux petits boulots. Sur un coup de tête, je saute dans le train pour Marseille. J'abandonne ainsi dans ma chambre d'hôtel parisienne tout ce que je possède. Bien peu, en vérité. Adieu la capitale !

Manque de chance, une heure et demie avant d'arriver à destination, les contrôleurs entrent en scène. Je me réfugie dans les toilettes jusqu'à l'arrêt suivant et je parviens à descendre *in extremis*. Arles sera donc mon point de chute. Le destin, sans doute...

Dès le lendemain, je me mets en quête d'un emploi. Pas question de faire du tourisme : mes maigres économies ne me le permettent pas.

Le soir même, je suis embauché dans une pizzeria. Le destin, encore ? Je commence dans quelques heures.

Nouvelle ville, nouveau job, nouveaux potes. Nouveau départ. Enfin, je l'espère...

Mardi 12 juillet

Pub irlandais, début de soirée

Aujourd'hui, c'est mon jour de repos. Qui n'a pas été de tout repos : ce matin, j'ai eu la bonne idée de casser mes lunettes. Sans elles, c'est le brouillard total. Vivement demain qu'elles soient réparées !

Accoudé au comptoir, je m'ennuie gentiment en prêtant une oreille (in)attentive à mon nouvel ami Pierre – un des serveurs de la pizzeria – qui débite avec ardeur des vanes pourries. Une créature dégingandée, de sexe indéterminé, un feutre à larges bords enfoncé jusqu'aux yeux, me bouscule sans s'excuser. Elle s'installe juste à côté de moi et commande une pression tout en éternuant à en réveiller les morts.

Le barman proclame le top départ pour la Scène ouverte. Je soupire un peu trop fort, ce qui n'échappe pas à Pierre.

— Gabriel, pourquoi t'es venu ?

Parce que je me sentais mal, tout seul dans ma chambre exiguë d'une propreté douteuse. Mais pourquoi ai-je accepté d'aller dans un bar ? Je me le demande... La prochaine fois, je dirai que j'ai piscine.

Pierre prend à témoin notre voisin au chapeau.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi ennuyeux. Ce garçon ne boit pas, ne fume pas, ne fait jamais la fête et n'écoute pas de musique.

L'autre hausse les épaules. Pierre continue sa litanie :

— Travailler, travailler et encore travailler. Enfin, Gabriel, tu n'as que ce mot à la bouche !

— Oui, mais moi, je n'ai pas de gentils parents qui m'assurent le gîte et le couvert.

— Je parie que tu ne manges que des trucs sains.

Touché. Je ne relève pas.

— C'est sûr, tu vivras vieux, mais tu vas trouver le temps long, mon pote.

Moi, vivre vieux ? Elle est bonne, celle-là...

— Je t'emmerde, Pierre, dis-je en dressant mon majeur.

L'inconnu(e), qui n'a rien perdu de notre « échange », émet un petit rire rauque. Encouragé, Pierre repart de plus belle.

— Moi, c'est Pierre. Lui, Gabriel. Et toi ?

Suspense. Je vais enfin savoir si c'est une fille ou un garçon. Il/elle est pris(e) d'une quinte de toux.

— Sam.

Raté. Samuel ? Samantha ? Sammy ? Sortir avec modération ?

Je n'ai pas le temps d'éclaircir ce mystère car mon nouvel ami lui narre par le menu l'odyssée qui m'a fait échouer ici : je viens de débarquer à Arles, j'ai l'immense honneur de travailler avec Pierre et ce bon Samaritain a prévu de m'initier à tous les lieux stratégiques de la ville. Le premier est ce pub, le deuxième – et dernier – est le bar australien qui se trouve juste en face. Ce sera pour une autre fois. Ou pas...

L'individu au chapeau coupe court à la logorrhée en s'éclipsant vers la porte.

— Pierre, on y va ? imploré-je.

— Dans cinq minutes. Je finis ma bière.

Le calvaire a assez duré.

— Je t'attends dehors.

— Non, malheureux ! Les moustiques sont de sortie.

— Comme tous les soirs... Le chapeau noir, fille ou garçon ?

Ma question déclenche l'hilarité de Pierre.

— À ton avis ?

— Aucune idée. Je suis une taupe sans mes lunettes.

— C'est un mec. Tu veux que je t'arrange le coup ?

— Non merci.

Nouvelle hilarité. Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

En sortant, je suis bousculé par trois ados moulés dans leur jean slim. Mèche huileuse savamment coiffée sur le front, ils se pressent vers les instruments en gloussant. Le genre qui nous casse les oreilles lors d'une énième fête de la musique.

Je joue des coudes sur la terrasse. L'androgynisme est seul, assis à un tonneau qui lui sert de table, un carnet à spirales et une pile de livres devant lui. Intéressant.

— Je peux ? demandé-je en désignant le tabouret libre.

Il opine du chapeau sans cesser d'écrire. Je pose mon Coca à côté du *Mythe de Sisyphe* de Camus et je me hisse sur mon siège. Un ange passe. J'aimerais lire, mais tout est flou. J'ai mal au dos, je veux rentrer. Mon voisin renifle avec élégance, consulte sa montre, arrache la dernière page, la froisse en boulette, range ses bouquins et s'évapore dans la nuit.

Je m'étire, hésite, attrape la boulette, hésite, la déplie, hésite... et je commence à déchiffrer. Mon sang se glace.

Et merde ! Je me lève d'un bond. J'espère que je me trompe...

Le garçon au chapeau s'échappe le long des quais du Rhône à grandes enjambées. Je le prends en filature en essayant de ne pas me faire semer. Il se dirige vers la gare et entre dans le hall. À bout de souffle, je pousse la lourde porte à mon tour. Personne. Je traverse la salle des pas perdus. La lueur blafarde des réverbères me révèle un quai désert. Mais où est-il passé ? Pourvu que...

Ah ! le voilà. Il est assis sur un banc, occupé à gratter du papier. Je m'approche. Il sursaute et me dévisage.

— Tu m'as suivi ? demande-t-il sur un ton peu amène.

J'acquiesce.

— Tu veux quoi ? Me voler ? Me violer ?

— Très drôle...

— Qu'est-ce que tu fais là, alors ?

— Je veux t'empêcher de faire ça.

— Faire quoi ?

Je sors de ma poche la feuille froissée et je commence à lire à haute voix.

Bon. Il est temps de passer aux choses sérieuses. Je regarde la lame, mon poignet, la lame, mon poignet, la lame...

Il se met à rire et à tousser en même temps.

— Merci de te déranger pour moi, mais je n'ai aucune intention de me taillader les veines.

— Je n'en suis pas si sûr... Pourquoi tu lisais *Le Mythe de Sisyphe* au pub ? C'est un traité philosophique sur le suicide, je te signale !

Il hésite un instant avant de répondre.

— Tu connais Camden Town ?

Quelle question !

— Bien sûr. C'est un quartier de Londres. Quel rapport ?

— Non, je te parle du groupe de rock.

Tiens donc.

— Pierre te l'a dit, je n'écoute pas de musique.

— Oui, mais les Camden, c'est un peu comme les Beatles ou les Stones.

*Camden Town is bigger than Jesus-?*¹ Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

— Ça me rappelle vaguement quelque chose. Je ne vois toujours pas le rapport...

— Laisse tomber, Gabriel. C'est compliqué.

— Tu écris une fanfiction sur eux, c'est ça ?

— Ça ne te regarde pas.

— Moi aussi, j'écris.

— C'est vrai ? Quel genre ?

— De tout... Alors, qu'est-ce que tu fais à la gare, à une heure pareille, si ce n'est pas pour te jeter sous un train ?

— Mes amis arrivent de Paris par le prochain. Je les attends. Dis-moi, tu as déjà été publié ?

— Oui, sous pseudo.

— Ça m'intéresse. Tu pourrais peut-être m'aider.

Me voilà passé en un instant du statut de dangereux individu à celui d'artiste reconnu. Nuance.

— Si c'est pour une lettre d'amour ou de réclamation, ne compte pas sur moi.

— Mais non ! C'est un journal. Il faut le déchiffrer, le remettre en ordre, le taper... C'est très compliqué. L'écriture est illisible.

— Et son auteur a besoin d'un prête-plume, je suppose ?

Gabriel, écrivain fantôme. Ce titre m'irait à ravir...

— Il est mort.

Fichtre.

— Pourquoi tu veux publier ses mémoires ? Pour te remplir les poches ? demandé-je d'un ton sec.

— Bien sûr que non ! Pour que les gens comprennent qui il était.

— Les gens s'en fichent.

— Pas moi. Mes amis non plus. Et on aimerait savoir si l'histoire aurait pu finir autrement.

— Pourquoi ? Comment il est mort ?

— Si tu patientes cinq minutes, mes amis te l'expliqueront mieux que moi.

Je n'ai aucune envie de les rencontrer. Et pas besoin d'être devin, l'auteur du journal s'est suicidé... J'ai mal au dos, j'ai mal à la tête, je veux rentrer.

— Je ne suis pas intéressé, dis-je en rebroussant chemin.

— Attends ! s'écrie-t-il en se levant. Sa mère vient de sortir un bouquin consternant pour se faire du fric sur son dos.

— Ce n'est pas de mon ressort. Désolé.

— Toi qui faisais tant de cas de ma sécurité, tu es prêt à abandonner une fille seule à la gare à 23 heures ?

— Une *fille* ?

— Tu me prends pour un *mec* ?

La créature enlève son chapeau. Je plisse les yeux et je distingue un carré blond platine. Sam s'approche de moi. Elle me dépasse d'une bonne tête. Pourtant, aucun doute possible : c'est une fille. Et même une très jolie fille...

La honte.

— Je... j'ai cassé mes lunettes, bredouillé-je en rougissant. Et avec ta voix enrouée, j'ai cru que...

Elle se met à rire. Du haut de mon mètre soixante-dix, je me sens insignifiant.

— Pas très flatteur... Pour te faire pardonner, tu m'aideras ?

— J'y réfléchirai.

Ou pas... Je n'ai aucune envie de remuer le passé d'un fantôme.

— Je donne une fête demain soir. Viens, on parlera affaires.

Elle me note l'adresse sur son carnet et déchire la feuille. Sam, c'était donc Samantha. Je promets d'être là. Ou pas...

Au moment où on annonce l'entrée du train en gare, je pose la question qui me brûle les lèvres.

— Le gars qui est mort, c'était qui, pour toi ? Ton frère ? Ton petit copain ? Un ami ?

— L'ancien chanteur de Camden Town. Syd.

J'avais vu juste.

— Mais encore ?

— Syd, c'était mon...

Elle s'interrompt, gagnée par l'émotion.

— Ton idole ?

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais elle se ravise. Elle se contente de secouer la tête d'un air triste.

Le train arrive. Les freins crissent.

— Viens demain et tu sauras, dit-elle sans me regarder en face.

Maintenant, j'ai encore plus envie de savoir... Le TGV s'arrête. Les premiers passagers descendent. La fille se précipite. Pas question de m'éterniser ici...

Je disparaîs dans la nature pendant que la jolie Sam se jette dans les bras de ses amis avec enthousiasme. Ses amis... qui ne sont autres que les membres survivants du groupe de rock mythique Camden Town. Un petit attroupement se crée autour d'eux. Je distingue quelques perches à selfie. Ce n'est pas tous les jours qu'on croise des célébrités...

Moi, ils ne m'impressionnent pas. Et demain, je n'irai pas chez Sam, bien que je brûle d'envie de découvrir son lien avec Syd Camden. Cette histoire est terminée. Ma vie est déjà bien assez compliquée.

1. Camden Town est plus populaire que Jésus. Parodie de « *The Beatles are bigger than Jesus* », phrase prononcée par John Lennon en 1966 lors d'une interview.

CHAPITRE 2

Gabriel



Mercredi 13 juillet
Arles, chez Samantha, 20 heures

Au bout d'une allée de platanes se dessine un gigantesque mas provençal. Au milieu d'une foule bigarrée, j'aperçois Samantha, robe haute couture, chute de reins à tomber par terre, un verre de champagne hors de prix à la main. Où est passé l'androgynisme de la veille qui portait chapeau, Converse, jean pourri et T-shirt des Red Hot ? Des yeux bleus translucides, une chevelure dorée, un sourire carmin, des jambes interminables... Une fille comme on n'en voit que dans les magazines.

Troublé, je songe à rebrousser chemin quand elle me remarque.

— Gabriel ! m'appelle-t-elle en s'avançant vers moi.

Elle m'embrasse sur la joue. Je deviens écarlate.

— Je savais que tu tiendrais ta promesse. Pourquoi t'as disparu, hier soir ? Je t'ai cherché partout !

— Je suis un grand timide.

— Du champagne ?

— Un truc sans alcool, plutôt.

— Viens, je vais te présenter mes amis.

Elle me sert un verre de jus d'orange, me prend par le bras et m'entraîne de l'autre côté de la piscine à débordement.

— Gabriel, voici Mark Camden, annonce-t-elle.

— Regarde, Sam, j'ai monté un mur de Marshall¹ ! s'écrie celui-ci.

Un ange noyé sous une cascade de boucles blondes désigne triomphalement un vertigineux empilement d'amplis sur la pelouse.

Il me remarque enfin. Me dévisage. Me tend la main.

— Marc Jaouen pour les intimes. On s'est déjà vus ?

Je secoue la tête et je l'observe à mon tour derrière mon rideau de cheveux mi-longs à la Oscar Wilde et mes Rayban Wayfarer fraîchement réparées.

— Marc, c'est le garçon dont je t'ai parlé. Tu sais où est Stan ?

— Sans doute caché dans le grenier avec une guitare acoustique. Alors, tu veux bien nous aider ?

Je bredouille. Samantha vient à la rescousse.

— C'est en cours de négociation. Tiens, voici notre *lead singer* préféré. Gabriel, je te présente Stan Camden.

Un grand échalas maigrichon, bras croisés, darde sur moi ses yeux perçants.

— Stan Privat, corrige-t-il. Gabriel comment ?

— Ducasse.

Nous nous regardons en chiens de faïence jusqu'à ce que Samantha demande à ses potes d'aller prendre leurs grattes et de partir à la recherche de la section rythmique. Le concert peut commencer.

Peu enclin à voir pogoter cette belle jeunesse dorée, je quitte la *party* qui bat son plein pour faire le tour du propriétaire. Intérieur grand luxe. À l'étage, loin des vapeurs d'alcool et des volutes de fumée, je me réfugie dans ce qui semble être la chambre de Samantha. Je referme la fenêtre pour étouffer le son saturé des guitares hurlantes et je m'assois sur le lit. La soirée va être longue...

Sam me rejoint à la nuit tombée. Elle a bu un coup de trop. Sans un mot, elle ôte ses talons aiguilles d'un geste gracieux et elle s'allonge à côté de moi, sur les draps de satin. Elle est si belle... Soudain, tout devient noir et silencieux. Cris indignés dans le jardin.

— Merde, les plombs ont sauté ! gueule Stan.

— Une fois, les Ramones ont fait péter la moitié de Marseille. Ce soir, nous on éteint Arles ! exulte Marc.

Au moment où je m'apprête à me lever – je ne veux pas que notre proximité mette Sam mal à l'aise –, elle me prend la main.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je, surpris.

— À ton avis ?

— Une bêtise ?

— Gabriel, j'ai bien vu la manière dont tu me regardais. Je ne te laisse pas indifférente.

Qui le serait ? Elle est superbe.

— Sam, ma vie est déjà bien assez compliquée et...

— Je te plais, tu me plais, qu'est-ce qu'il y a de compliqué ?

Moi, je lui plais ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle me plaît beaucoup trop. Je la regarde dans la pénombre. Indécis, je me penche vers elle. Elle me sourit et, de sa main libre, elle caresse ma joue. Pour la première fois depuis des mois, j'ai des papillons au creux de l'estomac.

— Embrasse-moi, Gabriel.

Qu'est-ce que je risque, après tout ? Je me penche un peu plus et je trouve ses lèvres. Elle m'attire à elle et me rend mon baiser. Un long baiser... Mon cœur bat la chamade. Elle cherche le bouton de mon jean.

— Sam, tu es sûre que c'est ce que tu veux ? On ne se connaît pas et...

— Oui. Enlève-moi ma robe.

Fusion de l'instant et de l'éternité.

Jeudi 14 juillet
La Factory, 14 heures

Un sourire idiot flotte sur mes lèvres. Depuis quand cela ne m'était-il pas arrivé ?

Je parsème de gruyère l'ultime pizza du service de midi et je rajoute quelques olives pour parfaire le tout. Je recule d'un pas pour contempler mon œuvre puis je la mets au four.

— La nuit a été bonne, on dirait... se moque Pierre.

— On peut dire ça.

— C'est elle qui t'a refilé sa crève ? suggère-t-il devant mes éternuements répétés.

Ça en valait la peine. Et elle veut qu'on se revoie. J'ai hâte... J'espère qu'elle ne changera pas d'avis.

— Occupe-toi plutôt de ce gâteau d'anniversaire, dis-je en haussant les épaules. Le client n'attend pas, surtout la fille du patron. Dix-sept bougies, ni plus ni moins.

Pierre retourne en salle avec le cheesecake au chocolat décoré de meringues roses que j'ai préparé un peu plus tôt dans la matinée. Il revient presque aussitôt.

— Elle voudrait féliciter le cuistot.

Je m'essuie les mains sur mon tablier et je détache mes cheveux châtain. J'ajuste ma casquette estampillée « *The Factory, my favorite pizza place to be.*² Arles, Paris, New York » et je sors de la cuisine. Je m'avance vers la table où s'est installée la famille du patron. La fille se retourne.

— Vous vouliez me v...

Les mots se coincent dans ma gorge. Merde, c'est Samantha !

La surprise est de taille pour elle aussi. Elle manque de s'étrangler avec une meringue ; je reste de marbre. Politesses d'usage.

— C'est votre fille, monsieur Rauschenberg ? Elle a l'air si... adulte !

Et pourtant, la gamine va passer en terminale. D'ailleurs, ça

serait bien si ce bon vieux Gabriel (qui, aux dires de Pierre, cherche des petits boulots pour arrondir ses fins de mois) pouvait lui donner quelques cours particuliers au black, histoire de remonter un peu ses notes qui se sont cassé la gueule l'année dernière, surtout dans les matières scientifiques.

— Bien sûr, monsieur, j'y réfléchirai.

Ou pas... Sonné, je le remercie et je m'éclipse dans l'arrière-cour où je commence à faire les cent pas. Samantha m'y rejoint quelques minutes plus tard. Elle pose la main sur mon bras. Je me dégage aussitôt.

— Moi qui croyais que la liste des verbes irréguliers patafixée dans les toilettes était une faute de goût... Merde, Sam, pourquoi tu m'as pas dit ton âge ?

— Tu ne me l'as pas demandé. Et tu ne m'as pas donné le tien.

— J'ai vingt-cinq ans. On a huit ans d'écart. Huit !

— Ce n'est qu'un nombre, Gabriel. Et je ne suis pas douée en maths.

— J'ai cru comprendre... Et moi, je ne suis qu'un idiot. Sam, je ne t'aurais jamais touchée si j'avais su que tu étais si jeune !

— Tu ne pouvais pas savoir. J'ai toujours fait plus âgée : quand j'avais treize ans, on m'en donnait au moins dix-huit. En tout cas, moi je ne regrette rien.

— Moi, si...

Sam plante ses yeux bleus dans les miens.

— Ce n'est pas ce qu'il m'a semblé la nuit dernière. Ou alors, tu es un expert dans l'art de jouer la comédie... Ose me dire que tu n'as pas apprécié.

Je deviens écarlate.

— Là n'est pas la question !

Elle m'adresse un sourire triomphant. J'ai envie de hurler et peut-être de l'embrasser.

— Qui est au courant ?

— Juste Stan et Marc.

Formidable.

— Ce sont mes amis. Je t’assure qu’ils ne diront rien.

Je me laisse glisser sur le sol, j’enlève mes lunettes et je me frotte le visage. Sam s’assoit contre moi. Sa proximité est douloureuse. Moi qui avais si hâte de la revoir...

— Gabriel, personne n’est mort, dit-elle en cherchant mon regard. N’en fais pas toute une histoire.

— Ah non ? Je me suis tapé une ado de seize ans la nuit dernière, qui plus est dans le lit de ses parents, qui sont aussi mes employeurs par-dessus le marché, et je vais finir en taule pour détournement de mineure.

— Oui, si tu continues à parler si fort !

— Le pire... dis-je en rougissant.

— C’est quoi ?

— Rien.

Le pire, c’est que je suis amoureux d’une gamine de dix-sept ans. Bien joué, Gabriel !

Quais du Rhône, 22 h 30

Comme prévu, je retrouve Samantha à la hauteur des briques rouges des thermes de Constantin. Je m’assois à côté d’elle sur la pierre encore tiède. Le mistral fait danser ses cheveux dorés. Elle est belle. J’ai envie de l’embrasser.

— À propos du journal... commencé-je.

— Soit tu nous aides, soit je raconte tout à mon père.

La petite a du cran... Je ris à gorge déployée.

— Je cède à ton odieux chantage, Méphistophélès.

De toute façon, j’avais déjà pris ma décision. Elle est sans doute mauvaise, mais ne plus jamais revoir Sam m’est inconcevable.

Une poignée de main solennelle scelle le pacte avec la diablesse.
Alea jacta est.

— Sam, tu l’as connu comment, Syd ?

Je n'entendrai pas sa réponse. Les premières fusées multicolores s'élèvent au-dessus des eaux noires et éclatent en une pluie d'étoiles dans un fracas infernal.

Le firmament des étoiles du rock parmi lesquelles se trouve Syd Camden.

Lundi 18 juillet
Chez Samantha, fin d'après-midi

La mère de Samantha me fait monter dans sa – vraie – chambre. Je m'efforce de cacher mon excitation à l'idée de la revoir mais je dois me rendre à l'évidence : elle m'a manqué. Je ne suis qu'un idiot...

Assis en tailleur sur le lit, Stan et Marc font face à Samantha qui gratouille quelques accords du bout du manche. Elle me sourit, pose sa guitare, frotte ses doigts douloureux et vient m'embrasser sur la joue. Étrange. Nos ébats de la semaine dernière me reviennent en mémoire.

— J'oubliais. C'est trois bises, ici, dis-je en rougissant.

Je serre la main de Marc. Stan regarde ailleurs.

Madame Rauschenberg me montre les bulletins de sa fille, bien meilleurs dans les matières littéraires. La petite veut devenir écrivain, mais ce n'est pas sérieux. Alors elle fera une école de commerce comme papa.

— Je vous laisse, les jeunes.

Je m'assois au bureau, vaincu par une quinte de toux.

— Ta crève a du mal à passer, constate Samantha en me touchant le front.

Sa main est douce. Je frissonne, mais pas de fièvre.

— À qui la faute ?

— Tu veux du sirop contre la toux ?

— Sans façon. Je me méfie des médocs, surtout ceux qui contiennent de l'opium.

Elle rit, consulte la notice et se rend à l'évidence : j'ai raison. Même si la quantité est infime.

— Tu as eu une mention au bac ? me demande Stan, irrité.

— Je ne l'ai jamais passé. J'ai arrêté en première.

Il me fusille du regard. Samantha me dévisage. Marc hausse les épaules.

— Et alors ? Syd non plus. Et j'ai quitté l'école en troisième, moi.

— Tu ne donnes pas de cours de terminale, toi, objecte Stan.

— Je n'étais pas mauvais, rétorqué-je. Avec les cours, je me débrouillerai. Vous voulez que je vous aide avec votre bouquin, oui ou non ? D'ailleurs, j'ai pas mal avancé...

Je prends dans ma poche quelques feuilles pliées en quatre. Marc secoue ses boucles sauvages.

— T'as réussi à déchiffrer les pattes de mouche de Syd ? Bravo ! Tu lis ?

Je hoche la tête. Suspendue à mes lèvres, Sam vient s'asseoir sur le bureau un peu trop près de moi. Je me racle la gorge.

— Attention, c'est spécial...

— On sait, répond Marc. Syd était spécial.

1. Célèbre marque d'amplis pour guitares et basses.

2. *La Factory*, ma pizzeria préférée.

CHAPITRE 3

Journal de Syd

HUIT ANS PLUS TÔT...



Mémoires

« Je dédie ces quelques lignes à moi-même. »

— SYD OLLIVIER

« Plût au ciel que le lecteur trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison.

Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre ; quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. »¹

Mais avant de vous inviter dans mon univers déjanté, permettez-moi d'abord de me présenter.

Syd Ollivier, comte de Toulon, enchanté.

- Né le 27 août à ~~Breé~~^{Breé}liande Paris (version officielle). Né d'une bouteille de trop vidée la nuit du passage à la nouvelle année (version officieuse).
- Âge : 13 ans.
- Ville où je (sé)vis : ~~Pandémonium~~^{Pandémonium} Sanary-sur-Mer (Toulon), petite ville du bord de mer éclaboussée de soleil au parfum de Californie, paradis des palmiers et des surfeurs.
- Père : artiste maudit. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à une date récente. J'ai maintenant tendance à privilégier la version alcoolique notoire, disparu dans la nature quand j'avais six mois.
- Mère : à mi-temps. L'autre moitié du temps, Nancy Ollivier, hôtesse de l'air.
- Famille : ~~juste ma mère~~^{juste ma mère} les Privat.
- Amis : Stan, Stan et puis Stan. Et encore Stan. Ah ! j'oubliais : Stan.
- Animaux : un vieux chat sauvage noir comme l'Enfer répondant au doux nom de Smith, dont Nancy n'a jamais réussi à se débarrasser en dépit de ses nombreuses tentatives. Ce démon ne semble pas garder rancune au tuyau d'arrosage avec lequel elle l'asperge dès qu'elle l'aperçoit : il revient toujours. Je nourris aussi tous les chats du quartier.
- Signe astrologique : vierge. Plus pour longtemps, faites-moi confiance.
- Signe chinois : dragon. Principal atout : la chance, surtout pour les autres. C'est le signe le plus puissant. Évidemment.
- Cheveux : en fonction des saisons. Actuellement, blond platine.
- Yeux : bleus. Du moins jusqu'à ce que je change mes lentilles.
- Taille : ~~1 mètre 49~~^{1 mètre 49} c'est là où le bât blesse. Mais je suis beau gosse, ça compense.

- Qualités : toutes. Défauts : aucun. Je suis à la fois béni et maudit par mon manque de timidité. Ne me demandez pas quel jour on est, quel temps il fait, à quelle heure j'ai rendez-vous : je n'en ai pas la moindre idée.
- La partie de moi que je préfère : Stan, probablement.
- Surnoms : Syd, le roi des Propos acides. Ou encore : le roi de la Castagne. Et mon préféré : le roi des Elfes. Il paraît que mon nom de famille vient de l'olivier, le roi des arbres, symbole de tout un tas de trucs : la sagesse (mais oui), la paix universelle (bof), la victoire (évidemment), sans oublier la longévité. Je vivrai vieux, c'est sûr. Merci chère mère. Autre théorie encore plus alléchante : mon destin est d'entrer dans le club très fermé des Immortels de l'Académie française (la consécration ultime), dont le célèbre habit vert est brodé de rameaux d'olivier (en plus, il y a une cape et une épée, la classe !).
- Livres préférés : *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, *L'Histoire sans fin* de Michael Ende.
- Films préférés : *Star Wars IV à VI*, *Retour vers le futur*, *Le Seigneur des anneaux* (que des trilogies, pourquoi ?).
- Religion : Lautréamont.
- Régime alimentaire : pizzavore.
- Boisson préférée : Jack Daniel's.
- Passions : les fringues et l'art sous toutes ses formes.
- Matière préférée : le français.
- Matières détestées : toutes les autres. Le sport et moi n'avons jamais trouvé de terrain d'entente.
- Passe-temps : lire ; écrire à la tombée de la nuit et au lever du jour ; regarder les étoiles (le spectacle est gratuit) ; regarder pousser l'herbe ; en faire pousser.
- Professions : kleptomane, furieux fêtard couche-tard lève-tard, vendeur de rêve et fouteur de bordel notoire.
- Activités annexes : diverses et variées. Dernières en date : vendeur de pop-corn au cinéma municipal, nettoyeur de